

Homélies de José Lhoir : année B cahier 5

du 12^e au 19^e dimanche du temps ordinaire ,

Nativité de saint Jean-Baptiste (24 juin) - Luc, 1, 57-66.80 ;

Fête de saint Pierre et saint Paul (29 juin) - Mathieu, 16, 13-19 ;

Transfiguration (6 août) - Marc, 9, 2-10

Année B - 9^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 2, 23-28

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année B - 10^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 3, 20-35

Voici, me semble-t-il, un dimanche polémique.

Une espèce que nous ne connaissions pas encore.

Aujourd'hui, par deux fois, Jésus croise le fer :

- avec les scribes qui l'accusent de chasser les démons par le prince des démons
(et, cette perversion de l'intelligence, il l'appelle « péché contre l'Esprit »),
- avec les siens qui se livrent à son égard à ce qui ressemble étrangement à une tentative de rapt.

* La question du péché contre l'esprit nous est bien connue.

On la dit figurer parmi les « paroles dures de Jésus ».

Le mérite-t-elle vraiment ?

Jésus dit cette chose évidente qu'un pécheur ne peut être pardonné que s'il veut bien l'être,

qu'un aveugle ne peut être guéri que s'il accepte de voir la lumière,

qu'un sourd ne peut entendre que s'il le veut bien.

L'aveuglement volontaire ne se guérit pas parce qu'il ne veut pas l'être.

Il me semble que Jésus perd patience,
mais cela me le rend plus proche.

Ne nous est-il jamais arrivé de perdre patience avec des adversaires de mauvaise foi ?

(C'est la traduction du péché contre l'esprit.)

Et, de mauvaise foi, ne le sommes-nous jamais nous-mêmes ?

Parenthèse sur l'enfer :

Le mystère de l'enfer c'est qu'on ne veuille pas en sortir.

Ce n'est pas parce que Dieu referme à jamais la porte, comme dans l'enfer de Dante.

« Voi che entrate qui, lasciate ogni speranza ».

Dieu ne ferme jamais la porte.

Je ne peux pas concevoir que sa faculté de pardonner s'arrête à tel endroit

et refuse d'aller plus loin,

qu'il y mette un terme.

Y a-t-il parmi vous un père ou une mère qui refuserait de pardonner à son enfant les crimes les plus horribles ?

Oui, dites-vous ?

Eh bien, sachez que Dieu a prévu votre réponse :

Il dit dans un psaume : « Est-ce qu'une mère peut oublier le fruit de ses entrailles ? »

Et puis, tout à coup, il est pris de doute parce qu'il sait que ça arrive chez les hommes.

Alors, il ajoute :

« Eh bien, même si une mère oubliait son enfant, moi je ne le ferai pas ! »

Le mystère de l'enfer

- si quelqu'un s'y trouve -

c'est qu'on ne veuille pas en sortir.

Vous direz peut-être : « C'est impossible ! »

Impossible d'aimer le mal à ce point,
je ne sais pas.

Mais le vrai mystère de l'enfer est là et pas ailleurs.

(Fin de ma parenthèse sur l'enfer)

* Marc a retenu aussi l'opposition à Jésus dans sa propre famille.
Elle le prend pour un fou et veut le soustraire à la foule.
Y a-t-il un écho de la polémique des premiers temps de l'Eglise avec la famille charnelle de Jésus qui aurait voulu se prévaloir des liens du sang ?
Prétention à laquelle Marc aurait répondu en rappelant que les liens du sang ne comptaient pas pour Jésus.
C'est possible.

Ce qui est manifeste, c'est que Jésus a pris ses distances à l'égard de sa propre famille.
Les liens charnels ne comptent vraiment pas beaucoup pour lui.
Mais l'amitié, la fraternité, qui est universelle.
Jésus dira : « Celui qui fait la volonté de Dieu est mon frère, ma sœur, ma mère. »

Une fraternité ouverte à tous.
Dans l'épisode de ce jour, la famille reste en dehors de la maison, tandis que la foule est à l'intérieur.

Marie faisait partie du commando familial.
Sort-elle égratignée de l'épisode ?
Et après ?
Ça vous gêne ?
Serait-elle moins grande d'avoir eu, elle aussi, ses moments de faiblesse et de doute,
ou tout simplement d'ignorance et d'incompréhension ?
Pourquoi cette volonté d'idéaliser,
de projeter sur elle tout ce que nous ne pouvons pas être
au risque de la déshumaniser ?

Ne rêvons pas.
Le rêve est l'ennemi de l'action.
Comment voulez-vous ne fût-ce qu'être tentés d'imiter des gens
inaccessibles ?

Les saints... les grands hommes...

Mercier est-il moins grand de n'avoir rien compris à la question flamande ?

Foucauld cesse-t-il d'être admirable d'avoir été le fourrier du colonialisme français ?

La Marie de Marc nous ressemble très fort.

L'évangile est devant nous,
à faire.

Ne dites pas qu'il a échoué : il n'a pas encore été essayé.

Année B - 11^{ème} dimanche ordinaire - Marc 4, 26-34

Les deux paraboles agricoles de la semence qui grandit toute seule sans qu'on sache comment, et du grain de moutarde (Y a-t-il un botaniste dans la salle ?) qui devient un grand arbre étonnent et ravissent. On n'y est pas habitué. Il y a tant de paraboles qui invitent à se retrousser les manches ! Celle-ci invite au calme, à la patience, à l'espérance : l'Esprit est à l'œuvre et la moisson monte, sûrement, invisiblement.

Dieu est patient et fort. Têtu.

La patience des graines.

La force prodigieuse de la nature qui a vite fait de reconquérir ce que l'homme lui avait pris.

Avez-vous déjà admiré les plantes qui percent le tarmac du bord des routes ?

C'est presque une invitation à se croiser les bras et à attendre.

Comme attend, bras croisés et regard attentif, le paysan qui a semé la graine.

Vient en effet un moment où notre agitation et nos insomnies ne servent plus à rien.

On a envie de dire, pour rester dans les comparaisons maraîchères, qu'on ne fait pas grandir les salades en tirant sur les feuilles.

Le royaume de Dieu croît donc comme les plantes ?

À quoi Jésus pensait-il ? Qu'*expliquait-il en particulier* à ses disciples ?

Le propre des images est qu'on peut les comprendre dans plusieurs sens :
c'est leur richesse et leur danger.

C'est quoi, le grand arbre ?

Spontanément, nous pensons à l'Église qui est, de fait, devenue un grand arbre.

Je ne suis pas sûr que ce soit à elle que Jésus pensait.

D'abord, il y a d'autres graines qui sont devenues de grands arbres.

On ne va quand même pas se mettre à se battre pour des chiffres !

Je suis plus fort que toi, j'ai plus d'affiliés que toi !

L'arithmétique est ici suspecte.

La vérité n'est pas une affaire de chiffres.

La vérité n'a rien à voir avec le nombre de gens qu'elle persuade.

Et puis, en parler en chiffres, c'est facile et c'est trompeur,

c'est considérer l'évangile comme quelque chose d'extérieur.

Or, le message de Jésus n'est pas extérieur, il s'adresse au cœur de l'homme :

C'est un message de conversion intérieure, dont on ne parle pas comme de quelque chose qui serait hors de nous.

Jésus a critiqué toutes les religions, toutes les Eglises.

En termes moins polémiques : il les a questionnées,

Il n'est pas venu en ajouter une nouvelle.

Avec son grand arbre, Jésus devait penser à la croissance, en nous, du royaume.

Car le royaume est dans nos cœurs, c'est là qu'il doit grandir.

Tout se joue à l'intérieur de nous.

Saint Paul dit quelque part que nous sommes appelés à devenir adultes dans la foi, que nous ne pouvons pas rester des enfants.

Il faut croître en christianisme, c'est-à-dire en connaissance et amour de Jésus.

Vient-il un moment où nous sommes grands et forts comme des arbres ?

Pour moi-même, je n'en sais rien.

Pour nous-mêmes, nous n'en savons rien.
Ce n'est certainement pas nous qui pouvons le dire,
la question est vaine, personne ne peut le dire de soi-même.
On espère l'être, on se le souhaite
Pour les autres.

Mais nous pouvons le dire pour d'autres, nous le savons pour d'autres
et nous disons d'eux ce qu'eux-mêmes ne peuvent dire :
qu'ils sont devenus de grands arbres chez qui les oiseaux du ciel viennent
faire leur nid,
et nous en rendons grâce à Dieu.

Il y a encore les oiseaux du ciel, ils sont très importants.
La caractéristique des oiseaux du ciel, c'est qu'ils font leur nid où ça leur
plaît, quand ça leur plaît, sans rien demander à personne.
Ils squattent le grand arbre et en mangent les cerises.
C'est un honneur qu'ils lui font.
Comme le chat de mon enfance qui me faisait l'honneur de venir se
coucher de tout son long sur le cahier de devoirs où j'étais occupé à
écrire.

Les oiseaux du ciel, un beau jour, ils disparaissent.
Ils disparaissent sans avertir, comme ils sont venus.

Puissions-nous nourrir beaucoup d'oiseaux du ciel
et tant pis s'ils s'en vont sans dire merci.
L'essentiel est qu'ils aient trouvé en nous une raison de vivre et d'espérer.

Année B - 12^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 4, 35-41

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année B - 13^{ème} dimanche ordinaire - Marc, 5, 21-43

Une page foisonnante, tendre, émouvante.

Désarçonnante aussi : que vient faire dans le récit la remarque perfide du narrateur sur les médecins et la médecine ? Et qu'est-ce que cette force qui sort de Jésus ?

J'agrandis quelques détails.

On pourrait le faire ensemble, vous pourriez le faire aussi bien que moi. Le seul avantage que j'aie sur vous c'est d'avoir de l'avance dans mes lectures et ma réflexion.

Il y a donc deux miracles : la femme handicapée et la fille du chef de la synagogue.

Deux miracles pour le prix d'un.

Et le second compris dans le premier comme une poupée russe.

Avec des traits communs et des différences.

* Je commence par les différences.

Première différence : les personnages.

D'un côté, une femme du peuple dont la vie aura sans doute été le seul livre qu'elle ait jamais lu.

Avec sa souffrance, que la religion, idiotement, amplifie en s'y mêlant et en la déclarant impure, donc pécheresse.

De l'autre côté, un notable instruit et respecté que la maladie et la mort de son enfant ont brisé.

Seconde différence : le statut social.

La femme est impure, rejetée par la société et la religion.

Elle n'aurait pas dû se trouver là, elle n'avait pas le droit de toucher qui que ce soit.

La toucher rendait impur, et son toucher rend impur.

L'homme est en ordre, il a pignon sur rue.

* Il y a des similitudes :

Première similitude : la souffrance.

La femme est malade depuis 12 ans.

L'homme perd un enfant âgé de 12 ans.

Seconde similitude : la foi.

Simple, à première vue, magique chez la femme.

Éclairée, polie, chez Jaïre.

Je m'attarde à la femme parce que Marc en fait un portrait attachant : hésitante et sûre, timide et hardie, elle vole littéralement sa guérison, comme le paralytique qu'on avait descendu par le toit.

Elle sait que Jésus ne la rabrouera pas, qu'il est homme à passer par-dessus les interdits religieux et légaux quand il s'agit de sauver quelqu'un qui doit l'être.

Quelle connivence, au fond, entre les deux : elle transgresse, mais Jésus, en la laissant faire, transgresse aussi !

Merveilleuse liberté de Jésus qu'aucun interdit n'arrête, qui accepte de se rendre impur, qui réintègre la femme dans le groupe en s'excluant lui-même.

Car on ne lui pardonnera pas.

Au passage, je souligne la parole de Jésus au chef de la synagogue :

N'aie pas peur, crois seulement.

Avoir peur ou croire ? L'un est le contraire de l'autre ?

Le contraire de la foi, c'est la peur, pas l'incrédulité ?

Jésus ne veut pas que nous ayons peur, il nous libère de la peur qui paralyse.

Il nous veut audacieux, pas de l'audace du héros (Jésus ne fait pas de nous des battants) mais de l'audace de l'amour.

Car il fera des merveilles celui qui aime parce qu'il se sait aimé.

* Une dernière question encore, que tous ces récits de guérison ravivent.

Le chef de la synagogue et la femme sont des êtres qui souffrent, la vie les a blessés.

Faut-il avoir été blessé pour croire ?

Dieu, c'est quand ça va mal ?

C'est une question difficile.

Dieu n'est pas la trousse de secours à laquelle on fait appel en cas de panne, quand rien ne va plus. Dieu, c'est aussi quand ça va bien.

Et pourtant, oui, il faut avoir été blessé pour croire.

Avoir perdu son assurance,
pris connaissance de ses limites,
éprouvé sa fragilité.

Écoutez ce que disait le père Duval (*La calotte chantante* de Georges Brassens).

Alcoolique profond,
il s'en était sorti.

Il a raconté sa guérison dans un joli petit bouquin, *L'enfant qui jouait avec la lune*.

« *Que comprenez-vous à Dieu, vous les bien portants, puisque Dieu ne vous a sauvés de rien,*

puisque vous êtes bien comme vous êtes, puisque votre fric, votre bonne réputation, votre bonne santé, vos titres archi-comiques vous dispensent de l'appeler au secours ».

Je vous confie la question.

Année B - 14^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 6, 1-6

Dans l'année liturgique, il y a des temps forts et des temps faibles, des fêtes et des dimanches ordinaires. Aujourd'hui, on serait tenté de dire qu'il y a aussi des temps tristes. Nous avons entendu des lectures pour dimanches pluvieux.

Elles sont toutes trois parcourues par un fil rouge comme les cordages de la marine britannique : le thème du prophète qui peine à transmettre son message.

Ézéchiel dans la première lecture,

Paul dans la seconde,

Jésus, dans l'évangile.

Trois prophètes.

Ézéchiel, dans la première lecture. Un prophète de la déportation.

Il dit le sens de l'exil, occasion peut-être d'une nouvelle alliance.

Il sait sa faiblesse, mais que c'est Dieu qui lui donne mission.

Paul, dans la seconde lecture : brûlé, c'est trop peu dire, consumé par son message. On l'a attaqué, il se défend, il fait son propre éloge, il se vante des révélations qu'il a eues. Puis il se reprend : *pour que l'excellence de ces révélations ne m'enorgueillisse pas, il m'a été mis une écharde en la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter pour que je ne m'enorgueillisse pas.*

Jésus, dans l'évangile, qui se heurte à un mur d'indifférence.

Un prophète lui aussi. Je vous invite à renouveler votre regard sur Jésus en le considérant comme ce qu'il est aussi : un prophète, à l'égal de ses grands prédécesseurs du premier testament. Ce serait très œcuménique : il ne m'étonnerait pas que les Juifs nous approuvent et soient même honorés de nous voir situer et comprendre notre Jésus dans la lignée de leurs géants.

On écoute rarement les prophètes : ce sont gens qui dérangent, des dérangeurs.

Guy Gilbert utiliserait un autre mot que je n'ose dire ici.

Leur gloire est généralement posthume et, souvent, un bon prophète est un prophète mort.

Faut dire, à la décharge de ceux qui ne les reconnaissent pas du premier coup d'œil, qu'il y a quantité de faux prophètes et d'imitations, et que, paradoxe, pour reconnaître les vrais, il faut l'être un peu soi-même.

Faut dire encore que les prophètes sont comme les arbres et les plantes : ils demandent du temps. Diable ! On les on reconnaît à leurs fruits, il faut donc faire preuve de patience. Et comme on peut se tromper ! Dans les années d'après-guerre, Sartre affirmait que le marxisme était l'horizon

indépassable de la pensée. En 89, quand le communisme s'est écroulé, on s'est rendu compte qu'il n'avait été qu'une immense imposture.

Mais je reviens à notre évangile et à ce qui s'est passé à Nazareth.

*Ils étaient profondément choqués à cause de lui,
et là il ne put accomplir aucun miracle.*

C'est le triomphe de la négation de l'Esprit, de l'opacité, de la lourdeur, de l'entropie.

Les gens font un raisonnement simple : comment se fait-il que ce garçon que nous avons connu paisible, réservé, sans rien d'extraordinaire, se mette tout à coup à faire des choses hors du commun ? Nous sommes insignifiants, il nous ressemble, il est donc insignifiant comme nous. Ils auraient pu faire le raisonnement inverse : ce garçon accomplit de grandes choses et pourtant il nous ressemble, il est des nôtres, nous sommes donc convoqués à cette altitude-là.

Pourquoi Marc rapporte-t-il cet épisode qui n'est glorieux pour personne ? Ni pour Jésus ni pour les siens.

Pour illustrer l'adage qui doit être vieux comme le monde que nul n'est prophète en son pays ? (Le proverbe est peut-être d'origine biblique, il est passé dans le langage courant, avec d'autres, bibliques aussi, comme la paille et la poutre.)

Mais on n'avait vraiment pas besoin d'une révélation pour savoir qu'il n'y a pas de grand homme aux yeux de son domestique, comme le dit encore la sagesse populaire.

Je n'ai rien à vous en dire et vous, vous n'êtes pas venus pour m'entendre tenir sur ce sujet des propos de café du commerce.

Alors, pourquoi ce récit ? Parce que l'ombre de l'échec se profile ?

Jusqu'à présent, la marche de Jésus a été triomphale et Marc cravache son récit,

il le mène allegro vivace - que dis-je ? - allegro con furia.

Jésus guérit, réintègre, console, fortifie, il libère.

En un mot, il met les gens debout, dans tous les sens du terme.

Les foules le suivent, enthousiastes.

Alors, premier contretemps ? Première fausse note ? Amorce d'un possible échec ?

C'est là que les choses ont mal tourné ?

Jésus ne court pas après l'échec. L'échec n'est pas sa règle.

Mais il l'acceptera, par amour, s'il le faut.

Il ne veut pas s'imposer et accepte de n'être pas accueilli.

Vous vous rappelez ce passage où les disciples qui avaient été mal reçus voulaient mettre le feu au village ?

Jésus sait que l'amour n'est pas toujours aimé.

On ne dit peut-être pas suffisamment qu'il faut accepter de n'être pas aimés,

d'avoir des ennemis, des gens qui ne vous aiment pas.

On n'en parle jamais.

Pourtant, dans le missel il y a une oraison qui s'appelle « pour nos ennemis ».

Si on prie pour eux, c'est qu'ils existent.

Vaste sujet. Je vous laisse avec cette question comme un devoir de vacances.

Année B - 15^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 6, 7-13

Jésus envoie donc ses disciples en mission, il leur donne des consignes.

Et, à la manière de Marc, les choses sont menées tambour battant,

allegro vivace :

deux par deux,

ne pas s'encombrer,

tant mieux si on réussit, ne pas s'attarder si on rate,

guérir les malades, chasser les démons.

J'ai agrandi quelques détails du texte.

« Il les envoie deux par deux ».

Pourquoi deux à deux ?

Pour qu'ils ne soient pas seuls en cas de coup dur, les soirs de cafard ?

Parce que ce n'est pas soi-même qu'on annonce, ni son propre succès qu'on recherche ?

Sans doute.

Mais surtout parce qu'on ne rend témoignage à l'évangile qu'ensemble, parce qu'on n'induit les autres en tentation de croire à l'évangile qu'en le vivant avec d'autres.

Parce que le message de Jésus ne se vit pas tout seul :

c'est un langage, un mode d'emploi de la vie,
une certaine façon de vivre, de regarder les autres.

Croire, c'est jeter sur son frère et tout homme et la vie et le monde le regard des béatitudes,
et faire la découverte émerveillée des possibilités offertes par ce regard tout neuf.

Je sais, j'enfonce des portes ouvertes, mais la tentation gnostique (on l'a encore vu récemment dans tout le bruit fait autour de l'évangile de Thomas) est tellement récurrente : on aimerait tant, au fond, que le salut consiste en la connaissance...

Mais la foi n'est pas connaissance, initiation, révélation de choses secrètes.

Croire, c'est se reconnaître mutuellement en Jésus-Christ.

On n'est pas chrétien tout seul, le message de Jésus se vit avec d'autres.

Un chrétien tout seul sur une île déserte, ça n'existe pas ;

ou alors, c'est un chrétien virtuel, en attente.

Il faut être au moins deux pour être chrétiens.

« N'emportez rien pour la route ».

Ni pain, ni sac, ni argent, ni vêtement de rechange, des sandales légères.

Il faut faire vite, ne pas s'encombrer ;

une pauvreté volontaire, joyeuse, qui rend merveilleusement libres.

Je ne crois pas que Jésus interdise de faire des prévisions et quelques provisions.

Il ne nous demande pas d'imiter les moines irlandais dont on dit qu'ils se lançaient sur les mers dans des barques sans gouvernail, tant était grande leur confiance dans le Seigneur qui les envoyait.

Il demande de ne pas trop en faire, de ne pas trop prévoir.
Ca peut se retourner contre vous.
On pense à l'épisode célèbre :
le roi Saül veut revêtir David de sa tenue militaire pour affronter
Goliath ;
il lui met un casque de bronze sur la tête, le revêt de sa cuirasse
et ajoute encore une épée.
Et David qui ressemble à Bibendum est complètement paralysé.
On connaît la suite : David prend un bâton, se choisit dans le torrent
cinq pierres bien lisses et les met dans son sac de berger,
puis, sa fronde à la main, il marche vers le Philistin.
Et nous, qu'est-ce qui nous alourdit ?

« Ils partirent, et guérissaient les malades, ils chassaient les démons ».
Curieusement, le texte ne précise guère ce qu'ils doivent annoncer.
Le Jésus de Marc n'est pas bavard, il agit plus qu'il ne parle.
Ils doivent chasser les esprits mauvais, guérir les malades,
c'est au fond ce que Jésus a fait lui-même :
libérer les captifs, soulager les misères, chasser les démons.

Les démons ? N'en rions pas trop vite, ils sont très importants.
Ce ne sont pas de petits diables cornus et fourchus,
mais tout ce qui empêche l'homme d'être lui-même,
tout ce qui nous tient captifs, nous possède et n'est, au fond, pas digne
de nous.
Il faut en libérer les hommes, leur indiquer les voies de la vraie liberté.

Tel est le récit de Marc concernant la mission.

Il y a, dans l'évangile, d'autres façons d'en parler, celle de Jean, par
exemple.
Jean rapporte, au début de son évangile, que Jésus intriguait
et que ses futurs disciples se posaient des questions sur lui.
Et lui leur répondait simplement : « venez et voyez ».
Venez et voyez, puis vous déciderez vous-mêmes.
C'était merveilleusement respectueux.

La mission ne consiste pas à convertir mais à offrir l'évangile, à en donner envie aux autres,
parce qu'il nous rend heureux et qu'on voudrait tant rendre heureux ceux qu'on aime,
en leur confiant le secret de ce qui nous fait courir.
La mission c'est dire aux autres, pour leur joie, ce qui nous fait vivre.
Pour leur joie à eux, pas pour notre joie à nous, pas pour recruter des membres,
mais comme vous avez envie de faire connaître Mozart si vous aimez Mozart.

Je n'aime pas trop qu'on présente la mission comme un devoir.
Ceux qui aiment Mozart, est-ce par devoir qu'ils en parlent ?
Je voudrais bien parler de Jésus comme je parle de Mozart !

Pour la joie des autres...
Soyons honnêtes : pour ma joie à moi aussi.
J'aime mieux Mozart si vous l'aimez avec moi.
J'aime mieux Jésus et son évangile si nous l'aimons ensemble.

Année B - 16^{ème} dimanche du temps ordinaire - Marc, 6, 30-34
Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année B - 17^{ème} dimanche du temps ordinaire - Jean, 6, 1-15

Marc étant trop bref, on a recours à Jean pour occuper plusieurs dimanches.
Jean nous avertit que c'est un signe.
En présence d'un signe, la première question qu'on se pose, c'est :
qu'est-ce qu'il signifie ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

Un détail apparemment insignifiant peut nous mettre sur la piste :
il y avait beaucoup d'herbe en cet endroit. Il semble que ce soit une allusion au psaume 22 que nous connaissons bien :

*«Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer,
vers les eaux du repos il me mène pour y refaire mon âme».*

Cette herbe abondante que le récit curieusement mentionne, ce serait celle du psaume ?

Et l'intention de Jean serait claire : Jésus est ce bon berger qui mène ceux qui le suivent vers des prés d'herbe fraîche, qui leur assure la nourriture, l'eau, le pain. Et c'est ce que la suite du récit nous expliquera, ce long discours sur le pain de vie où il nous sera dit que, pain de vie, Jésus l'est doublement, par ce que les anciens appelaient les deux tables :

- la table de sa parole (sur quoi insistera la tradition protestante),
- la table de son pain, ce pain merveilleux qu'il annonce et dont il va bientôt dire qu'il est lui-même, l'Eucharistie, (sur quoi insistera la tradition catholique). Mais n'anticipons pas.

Et cette nourriture, toujours si je déchiffre le signe, il la donne en abondance, il l'est pour tout le monde, personne n'est exclu, il l'est dans un merveilleux partage.

J'ai parlé de la signification du signe sans m'attarder au signe lui-même, c'est de bonne guerre mais j'ai mauvaise conscience, c'est un peu facile, parce que le signe n'est pas n'importe quoi, le signe est un miracle, on a le droit de se demander : qu'est-ce qui s'est passé ?

On a dit que le miracle avait été que Jésus convainque tout le monde de sortir ses tartines de sa musette et de les partager, ce qui est un fameux miracle, aussi admirable que de les multiplier.

Une autre explication est qu'il ne s'est rien passé, que la multiplication des pains est une image pour nous dire simplement que Jésus est pain, pain merveilleux, abondant, amour offert à tous (image de l'amour en somme car l'amour c'est comme le pain, plus on le divise, plus il se multiplie).

Vous pensez peut-être : mais alors, les auteurs nous trompent en nous faisant prendre une image pour une réalité ?

Je crois que c'est nous qui lisons mal, nous qui durcissons les choses et qui avons perdu la clef de lecture. Car enfin tout est là : comment faut-il lire les miracles ?

Nous chantons en clef de sol ce qui se chante en clef de fa.

Quand Homère dit « *l'aurore aux doigts de rose soulevait le voile des nuages* », est-ce qu'il nous trompe ? Est-ce qu'il a tout faux ? Pas le droit de parler ainsi ? Parce que nous avons des horloges pour nous dire de manière

précise : il était 5 heures 34, on n'aurait plus le droit de parler de l'aurore aux doigts de rose ? Ce serait dommage, on y perdrait.

Vous direz qu'ici c'est plus compliqué, qu'il ne s'agit pas d'une image, mais d'un récit.

Est-ce qu'on invente un récit de toutes pièces ? Mais alors, c'est un conte de fées votre pain multiplié ? « *Alors le beau prince arriva et il vit la belle princesse endormie...* »

Non, et je suis coincé, coincé entre le conte de fée et le miracle.

Car si je ne veux pas réduire l'évangile à un conte de fée, je déteste le miracle, je me méfie du merveilleux comme de la peste. Je n'ai jamais vu de miracle (vous non plus), je ne crois pas à cause des miracles mais malgré les miracles. Ce n'est pas un motif pour les nier, je sais. Et je me souviens de Hamlet « *Allez dire à votre philosophe qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que dans ses livres de philosophie* », mais ne faites pas de Jésus un prestidigitateur qui tire les pains de sa manche comme le prestidigitateur tire les lapins de son chapeau et ne me dites pas que vous croyez à cause des miracles. Ce n'est pas à cause des miracles que nous croyons à l'évangile. Nous croyons à l'évangile parce que nous avons rencontré des gens qui en vivaient, qui étaient bons et justes et forts et tendres à la suite de Jésus et nous avons eu envie de vivre comme eux.

Ne m'en veuillez pas de vous laisser avec une question, une bonne question vaut mieux qu'une mauvaise réponse.

Si je reviens à la case départ, celle par où j'ai commencé, l'essentiel du récit me paraît sa signification.

Je ne crois pas que le récit soit seulement une apologie du partage « partagez le pain et il y en aura pour tout le monde », ce qui serait encore un message moral.

Il y a plus, il y a la bonne nouvelle que c'est Jésus, qui est le pain de vie. Je vous laisse avec une question car nous devons y réfléchir tous ensemble : si l'histoire de Jésus n'est ni un conte de fée, ni une abracadabrante histoire de miracles, comment la dire aujourd'hui ? Comment dirons-nous, aujourd'hui, Jésus-Christ et son message ? Je sais que je vous en dis à la fois trop et trop peu, mais je prends le risque.

Année B - 18^{ème} dimanche du temps ordinaire
- Jean, 6, 24-35

Jésus leur dit: Je suis le pain de vie.

Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.

Dans l'évangile d'aujourd'hui, il n'est pas encore question d'Eucharistie, il est question de foi.

Jésus est d'abord une nourriture pour la foi :

*« Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim,
celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif ».*

C'est plus loin qu'il sera question d'Eucharistie quand Jésus dira :

« Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui ».

Remarque préliminaire :

c'est saint Jean qui parle.

Jean qui écrit son évangile beaucoup plus tard que les trois autres, le fait de manière tout à fait différente : plus d'une fois il met dans la bouche de Jésus des choses qui sont vraies, qui sont le fruit de sa longue réflexion, mais que Jésus n'a pas dites de cette manière.

Je ne crois pas que Jésus ait dit de lui-même ce que Jean lui fait dire :

« Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim » même si je crois que c'est vrai.

Jésus ne s'est jamais annoncé lui-même, il n'a parlé que de son Père.

Ceci à l'intention de ceux qui seraient choqués par les propos de Jésus.

Cet évangile nous invite à une réflexion sur la foi. Que Jésus abreuve et rassasie ceux qui croient en lui, qu'il étanche faim et soif de ceux qui viennent à lui pourrait se traduire :

Jésus, son message, les évangiles,

et, avant lui, déjà tout le premier testament sans lequel il ne se comprend pas

et qui est une réserve inépuisable de sens,

Jésus est celui qui nous donne de nous comprendre.

Il nous donne de nous comprendre nous, notre vie, les autres, le monde ;
il donne sens à nos vies,

la voie chrétienne est celle en laquelle nous nous reconnaissons.

Par exemple ?

Que si Dieu existe, j'aime qu'il soit tel que Jésus nous a dit qu'il était :
un Dieu qui a tellement partie liée aux hommes
que le seul culte qu'il réclame pour lui,
c'est qu'on pratique la justice à l'égard de ses frères
et qu'on délie les chaînes des enchaînés.

Que j'aime que le sens de cette étrange aventure qu'est ma vie soit une
affaire d'amour.

Que je suis ravi d'apprendre que ma vie est une invitation, qu'un Dieu
qui m'aime m'invite à vivre.

Que j'aime penser qu'un Dieu amour a créé le monde,
ce que Dante a si joliment traduit à la fin de sa divine comédie
quand il dit que c'est l'amour qui fait se mouvoir le soleil et les autres
étoiles.

J'adhère à son message, celui que crie toute l'Écriture,
que le bien, non le mal aura le dernier mot,
que l'amour est plus fort que le mal et que la mort,
que la création est bonne, que le péché n'est pas premier,
que le Seigneur essuiera les larmes de tous les visages,
et que rien n'est perdu de la souffrance humaine.

Jésus et son message sont une grille qui m'explique le monde
(une hypothèse, un modèle, diraient les scientifiques),
une grille que la vie renforce,
un chiffre...

Car si je m'efforce de vivre les béatitudes,
de mettre mes pas dans les siens,
de vivre comme il a vécu,
la joie très pure que j'éprouve me dit que j'ai raison,
que la vraie vie est là,
que l'évangile est vrai, que Jésus a raison,
parce que la joie, disent les philosophes, est la preuve que la vie a réussi.

Et tout cela est hautement raisonnable
puisque la vie est là pour le prouver.
De preuve rationnelle, non, je n'en ai pas.
Mais le pain non plus n'a pas de preuve :
la preuve du pain c'est qu'il nourrit,
la preuve de Jésus c'est qu'il fait vivre,
Jésus est comme le pain.

Une chose encore :
ne concluez pas de mes propos que la foi est chose évidente,
ne vous demandez pas pourquoi, si les choses sont si belles, pourquoi
tout le monde ne se précipite pas pour adhérer à une explication si facile
et si satisfaisante.

C'est que Jésus n'est pas d'abord affaire de tête mais de cœur,
de cœur et de vie parce que d'amour.
La foi est vie,
suivre Jésus est une aventure.
Jésus se vit, il s'expérimente.
Celui dont la plaie s'appelle Jésus-Christ n'est pas près de guérir

Année B - 19^{ème} dimanche du temps ordinaire **- Jean, 6, 41-51**

Saint Jean, encore, chapitre VI, discours sur le pain de vie.
Jean ne rapporte pas l'institution de l'Eucharistie,
mais visiblement il la suppose connue, rapportée qu'elle est par les
autres,
et, la sachant connue, il peut se permettre d'antidater les propos qu'il met
dans la bouche de Jésus et méditer longuement sur le sens et
l'importance de l'Eucharistie.

Revenons-y encore à ces paroles de l'institution, les dernières prononcées par Jésus dans cet acte d'amour suprême où la mort l'immobilise :

*Prenez, mangez, ceci est mon corps,
prenez, buvez, ceci est mon sang.*

Des mots qui sont notre maison.

Manger et boire au sens le plus commun du terme :

Faites le compte du nombre de fois où ces verbes reviennent dans le texte !

Martelés malgré l'incompréhension des auditeurs.

Et on se dit : Jésus aurait pu se contenter de nous laisser sa parole, sa pensée, son exemple.

Il n'a rien écrit (si, une fois, sur le sable, pour ne pas croiser le regard de la femme adultère et de ses accusateurs). Mais il nous a laissé ce pain qu'on partage.

Ce qui tient la place de Jésus absent, c'est le pain partagé en mémoire de lui.

Compromettant, le partage du pain :

Manger le pain et boire le vin en mémoire de Jésus, c'est entrer dans les sentiments de celui que le pain et le vin partagés représentent, accepter d'être soi-même, comme lui, pain partagé et vin offert, « pain rompu pour un monde nouveau ».

En nous donnant son pain, Jésus nous confie le récit de l'histoire de sa vie, de sa mort et de sa résurrection.

Et de ce pain qu'il nous laisse, il dit encore, on ne s'y attendait pas,

C'est mon corps, c'est mon sang, c'est moi !

Une énergie fantastique s'est déployée pour comprendre ce qu'on allait appeler la présence réelle. Et comme il y a bien des manières de les comprendre, les paroles de Jésus ont suscité bien des conflits.

Mais ce n'est pas cela qui m'importe ici :

je résiste aux sirènes de la présence réelle, je ne vous en raconte pas les aventures.

Ce qui m'importe, c'est la doctrine la plus ancienne, la plus classique, la plus orthodoxe,
la plus belle aussi : que la présence réelle est là pour autre chose,
qu'elle n'est pas le dernier mot de l'Eucharistie mais son avant-dernier.
Le dernier mot de l'Eucharistie est que nous devenions le corps du Christ,
ce corps qui nous est donné.

J'en appelle à saint Augustin.

Il explique aux fidèles le sens de l'Amen qu'ils répondent au célébrant
qui leur présente le corps du Christ (Amen veut dire oui).

Il a ce merveilleux commentaire :

*« Si tu veux savoir ce qu'est le corps du Christ, écoute Saint Paul dire aux
fidèles : vous êtes le corps du Christ et ses membres. C'est donc votre mystère à
vous qui est déposé sur la table du Seigneur, c'est votre mystère que vous
recevez, c'est à l'affirmation de ce que vous êtes que vous répondez amen et
votre réponse est votre signature. Soyez donc membres du corps du Christ pour
que soit vrai votre amen. Soyez ce que vous voyez et recevez ce que vous êtes. »*

Soyez ce que vous voyez et recevez ce que vous êtes :

Vous êtes le corps du Christ, recevez ce corps que vous êtes.

Vous êtes le corps du Christ, soyez ce que vous voyez.

Le corps du Christ soyez-le pour le monde.

Si vous ne brûlez pas d'amour, le monde mourra de froid.

Ne gardez pas le pain pour vous tout seuls.

Quand vous mangez votre pain, ne mangez pas le peuple de Dieu :

« Quand ils mangent leur pain, ils mangent mon peuple », disait le psaume.

Le corps du Christ, soyez-le aujourd'hui,

inventez-le pour aujourd'hui.

Aujourd'hui n'est pas comme hier.

Et soyez-le ensemble, vous l'êtes ensemble, vous ne l'êtes qu'ensemble et
chacun de vous l'est pour sa part. Mettez ensemble la part que chacun
est.

Elle est tellement centrale l'Eucharistie,
elle est tellement le thermomètre et le baromètre et l'anémomètre de la
vie chrétienne,
ce pain qui nous permet de marcher « quarante jours et quarante nuits »
comme Élisée,
qu'on voudrait écrire une histoire eucharistique de l'Église.

Pas une histoire des controverses sur la présence réelle,
ni des péripéties juridiques auxquelles l'Eucharistie a donné lieu (dont je
ne me moque pas : redoutable d'exclure quelqu'un de la table
eucharistique, il le faut sans doute parfois),
ni même de la piété ou de la dévotion eucharistique,
ni une histoire de la messe avec un chapitre pittoresque sur les hosties
qui saignent.

Mais une histoire qui montrerait que les chrétiens n'ont jamais été corps
du Christ que dans la fidélité au pain de vie qui est le corps du Christ.

Je ne l'ai pas fait.
L'essentiel est-il visible aux yeux ?
Qui racontera Thibirine ?

Nativité de saint Jean-Baptiste (24 juin)

- Luc, 1, 57-66.80

Jean-Baptiste est, avec la Vierge Marie, le seul saint dont la liturgie fête la naissance.

Elle ne fait d'ailleurs que suivre l'Écriture qui rapporte longuement les circonstances de la naissance de Jean. Rappelez-vous : l'annonce à son père Zacharie par l'archange Gabriel soi-même, le doute de Zacharie, la punition : tu seras muet, la délivrance, la joie.

On connaît le procédé scripturaire qui consiste à attribuer une naissance hors du commun à un personnage hors du commun : Jésus naît d'une Vierge, Jean naît d'une maman qui n'est plus en âge de procréer.

Donc, Jean est un personnage hors du commun ?

Oui, bien sûr.

Et son exceptionnalité réside sans doute dans son message, son message de conversion.

On ne va pas à Jésus sans passer par Jean, c. à d. sans se convertir.

Dans les églises orientales, sur l'iconostase - cette paroi qui sépare le sanctuaire de la nef -, il y a toujours, peints, au centre : Jésus ; à sa droite : la Vierge ; à sa gauche : Jean.

Il y a une permanence du ministère de Jean, comme il y a une permanence du ministère de Marie.

On ne va pas à Jésus sans passer par Jean, c. à d. sans se convertir, changer de mentalité, se remettre en question, voir les choses de manière différente.

Mais ce sont là des choses qu'on dit pendant le temps de l'Avent, où Jean et son message sont à leur place, puisque Jean est, avec le prophète Isaïe et la Vierge Marie, une des trois grandes figures du temps de l'Avent.

Aujourd'hui on regarde le saint plus que le message.

Qu'est-ce qu'on peut en dire ?

D'abord c'est un homme de feu, un ardent,
un homme vrai, convaincu,
prêt à mourir pour ses convictions et qui du reste en est mort...
« Je crois volontiers », disait Pascal, « les témoins qui se laissent égorger ».

Ensuite, c'est une figure austère,
un ascète (ce que Jésus n'était pas),
austère et sauvage comme le désert dont il sort.
Je ne serais sans doute pas parti en vacances avec lui !
Mais ça n'enlève rien à notre admiration.
Il aurait même quelque chose d'inhumain
s'il n'avait connu, lui aussi, les ombres du soir :
car Jean a connu le doute, sur la fin, en prison;
il s'est demandé s'il ne s'était pas trompé
et a envoyé poser la question à Jésus.
Et Jésus lui avait répondu : regarde autour de toi :
Les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les boiteux marchent...
Et son doute le rend plus attachant,
plus humain car plus vulnérable.

C'est aussi un humble, un modeste :
« Il faut qu'il croisse et que je diminue ».
« Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales ».

« Il faut qu'il croisse et que je diminue » ?
L'Église l'a pris au mot et a situé sa fête au solstice d'été,
au moment où les jours vont commencer à décroître
(j'allais dire : où l'on entre dans l'hiver).
Du coup, elle récupérait en la baptisant, une très vieille fête païenne,
celle du solstice d'été,
où les hommes font de grands feux.
Beau coup !
Comme est aussi un beau coup le fait qu'on ait situé la naissance de Jésus
au solstice d'hiver,
quand les jours commencent à croître, le 25 décembre,
qui est, comme vous savez, une date tout à fait arbitraire.

Tout cela est admirablement résumé dans le cantique que Zacharie, son père, composa à la naissance de l'enfant :

« Et toi petit enfant qu'on nommera prophète du Très-Haut,
tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies,
pour annoncer à son peuple le salut, en rémission de ses péchés,
par l'amour du cœur de notre Dieu qui vient nous visiter.
Soleil levant, lumière d'en-haut,
sur ceux de la ténèbre qui gisent dans l'ombre de la mort,
et guide pour nos pas au chemin de la paix ».

Une immense tendresse, un immense amour :
L'évangile, finalement, c'est ça.
Jean n'est là que pour ça.

Fête de saint Pierre et saint Paul (29 juin) **- Mathieu, 16, 13-19**

On rapporte que Mozart enfant, 6 ans, traîné par Léopold son père à travers l'Europe,
exhibé comme un chien savant devant les rois, comblé d'encens, de cadeaux, de câlineries,
demandait naïvement à ceux qui paraissaient s'intéresser à lui : « Est-ce que vous m'aimez ? Est-ce que vous m'aimez vraiment ? »

C'est un peu à cette histoire qu'on pense en entendant Jésus demander à ses amis: « Qui dites-vous que je suis ? Qui suis-je pour vous ? »

Ce n'est pas une fausse question. Jésus ne fait pas semblant de ne pas connaître la réponse.

Il pose vraiment, et à nous aujourd'hui, la question de confiance, celle que pose l'amour : est-ce que je compte à tes yeux ?

Mais c'est une question étrange...

Comme il est désarçonnant, l'homme qui vient de Nazareth.

Lui qui commande au diable et à la mer, qui s'arroge le pouvoir de pardonner et de guérir, qui parle avec tant d'assurance qu'on le croit mégalomane, qui revendique une autorité supérieure à celle de Moïse :
« Vous avez appris... eh bien, moi je vous dis... »,

le voilà tout à coup qui interroge comme un voyageur sans bagage messianique,

amnésique de son identité.

Le voilà qui se retire et qui se tait et nous laisse seuls pour lui donner un nom.

Il nous laisse faire le dernier pas, il nous laisse le dernier mot.

Il nous invite à le confesser librement, à risquer à décider nous-mêmes qui nous voulons qu'il soit car il n'a pour nous que la réalité que nous voulons bien lui donner, il n'est pour nous que ce que nous voulons qu'il soit.

Et c'est sans doute la révolution introduite par Jésus dans la notion de Dieu :

Si Jésus ne s'impose pas, c'est que Dieu ne veut pas s'imposer.

Si Jésus ne fait pas de signes éclatants et irréfutables,
si ce qu'il dit est incontrôlable et ce qu'il fait contestable,
c'est que la foi en Dieu n'est pas d'abord ni uniquement du domaine de la connaissance,

mais du domaine de l'amour, c'est-à-dire de la liberté.

C'est là que les choses se situent : Dieu est amour, il faut aimer pour le connaître,

celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu.

Dans l'histoire des religions, le christianisme est sans doute la première qui a posé en termes d'amour et de liberté, la question des rapports entre Dieu et les hommes.

Croire en Dieu n'est pas une évidence qui s'impose mais une décision qui se prend,

et qui implique et qui dérange.

La foi sera toujours une hésitation surmontée, un risque assumé.

Un Dieu qui ne s'impose pas, un Dieu amour,
un Dieu mendiant d'amour, pour qui nous sommes importants.

L'amour, on le dit oblatif, désintéressé, et il l'est sans doute :
capable d'aimer l'autre malgré son refus,
capable d'aimer même qui ne l'aime pas.

Mais, tout oblatif qu'il soit, il est aussi demande,
car, enfin, serait-ce aimer quelqu'un que d'être indifférent
à ce qu'il nous aime ou ne nous aime pas?

« Voulez-vous, vous aussi, me quitter ? »

demandera un jour, douloureusement, Jésus à ses disciples.

Dieu, comme Jésus, est un mendiant d'amour.

À croire que les règles d'amour sont les mêmes dans le cœur des hommes

et dans le cœur de Dieu.

Qui a copié l'autre ?

Ce sont les chrétiens aussi, qui ont inventé ce Dieu-là,
un Dieu qui meurt d'aimer.

Je suis injuste : ce Dieu vulnérable, était déjà le Dieu des juifs.

Dieu, disent leurs rabbins, est comme cet enfant qui pleure alors que tout
le monde s'amuse au jeu de cache-cache. Et on lui demande pourquoi il
pleure et lui répond : parce que personne ne me cherche.

Dieu aimerait tant qu'on le cherche...

Dieu caché...

Qui dites-vous que je suis ?

On pense aux jeunes réunis à Madrid,
on les confie au Seigneur :

Comme on voudrait que, pour leur joie, pas pour gonfler nos
statistiques,

ils connaissent ce Jésus qui peut les faire vivre !

Transfiguration (6 août)

- Marc, 9, 2-10

L'évangéliste, qui connaît ses Écritures, a convoqué massivement le premier testament, et son récit est bourré de clins d'œil au lecteur. Comptez-les : la montagne, les vêtements blancs, la nuée, la voix, Moïse et Elie.

La montagne, parce que c'est là que Dieu habite ; la couleur blanche parce que le blanc est la couleur de Dieu ; la nuée parce qu'elle est le signe de la présence de Dieu ; la voix, la même qu'au baptême, qui redit ce qu'elle avait dit au baptême : que Dieu se reconnaît en lui, qu'il faut le suivre.

Mais Dieu on ne peut que l'entendre, on ne peut pas le voir et continuer à vivre.

Et puis encore Moïse et Élie, la loi et les prophètes.

Je les retiens, ces deux-là, je « zoome » sur eux : Jésus vivait avec eux, ils étaient sa raison de vivre, il désirait tellement les voir, il leur avait tellement parlé.

Et les voilà réunis pour la photo de famille : la loi, les prophètes, l'évangile, ça ne s'invente pas. Ils sont là pour le conforter, lui dire qu'il a raison, reconnaître qu'il accomplit les Écritures, qu'il les porte à incandescence.

Moïse, dit l'Écriture, parlait avec le Seigneur comme un homme parle avec un autre homme ; il était mort en vue de la terre promise et le Seigneur l'avait enterré de sa main, dans un endroit secret, connu de lui seul et « personne jusqu'à maintenant ne sait où est sa tombe ». Elie aussi, avait été transporté au ciel sur un char de feu, caché en Dieu.

Pourquoi ce secret, pourquoi ces morts sans sépulture ? Parce qu'on n'enterre pas la loi et les prophètes ? De Jésus mort aussi, on dira : « On a enlevé son corps et je ne sais pas où on l'a mis ».

Et puis, il y a Pierre, Jacques et Jean, les trois mêmes témoins qu'à l'agonie, et ce n'est pas fortuit.

Cela veut dire : cet homme que vous verrez bientôt défiguré par la souffrance, c'est avec lui que je suis, il est mon fils, mon bien-aimé, je ne l'abandonne pas, voilà comment je le vois, voilà ce qu'il est pour moi, voilà à quoi je le destine.

Il y a encore qu'il ne faut pas parler trop vite, croire trop vite qu'on sait qui est Jésus. On ne le saura que lorsqu'on l'aura suivi jusqu'au bout. Rendez-vous au pied de la croix.

(Mais alors, paradoxe, au matin de Pâques, quand on pourra enfin parler, tout le monde se taira et l'évangile de Marc se fermera sur un silence : « Les femmes s'enfuirent du tombeau et ne dirent rien à personne, car elles avaient peur »).

La Transfiguration c'est, l'espace d'un instant, la résurrection anticipée, un coin du voile qui se soulève, la promesse un moment réalisée, la révélation d'un univers de lumière auquel Dieu nous destine à la suite de Jésus. Saint Paul dit quelque part que cette transfiguration nous attend nous aussi : « Pour nous, notre cité est dans les cieux d'où nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ qui transformera nos pauvres corps à l'image de son corps de gloire par la puissance qui le rend capable de transformer l'univers ».

Nos frères des Églises d'Orient aiment beaucoup représenter sur leurs icônes la Transfiguration du sauveur. N'est-ce pas le premier sujet de tout peintre d'icônes ?

Comme s'il fallait que, dans toutes ses œuvres ultérieures, transparaisse quelque chose de la lumière de la Transfiguration.

Une dernière chose : lorsqu'on raconte aux enfants une belle histoire, ils vous demandent parfois, tout à coup : c'est vrai ? Ils voudraient que ce soit vrai, ils ont peur que ce ne le soit pas.

Et nous aussi, nous sommes parfois comme des enfants qui se demandent si l'histoire qu'on leur raconte est vraie. Nous avons peur de croire mal, nous nous demandons si la Transfiguration fait partie du croyable disponible, si nous pouvons encore habiter ces cathédrales que nos frères dans la foi nous ont léguées et dont la Transfiguration fait partie.

Pour le motif, tout à notre honneur, que nous n'avons jamais rien vu de semblable, que nous n'aimons pas le merveilleux qui fait injure au quotidien et que nous nous refusons à croire en Jésus et à son évangile à cause de récits extraordinaires qu'on nous dit avoir eu lieu jadis.

Je voudrais répondre, avec force et humilité, pour la tête et pour le cœur : oui, la Transfiguration est vraie, elle dit la vérité profonde du Seigneur Jésus. Elle est vraie comme est vraie la croix qui orne cette chapelle et devant laquelle nous prions. On l'appelle, je pense, « croix de Saint François ».

Regardez-la : le Christ de la croix de Saint François est serein, calme, il a traversé la mort, il l'a vaincue; il garde à tout jamais les stigmates de la passion. Il n'est plus seul, une multitude de gens de toutes sortes squattent sa croix glorieuse et s'y abritent.

Savez-vous qu'elle ment, cette croix, qu'elle ne dit pas la vérité ? Ce n'est pas ainsi que Jésus est mort. Jésus est mort comme Matthias Grünewald l'a représenté à Colmar dans le triptyque d'Issenheim : dans l'horreur de la souffrance. Il est mort comme le montrent les Christs aux outrages qu'on appelle chez nous des bons Dieux de pitié, qui ont fleuri dans nos régions après la grande peste du 14^e siècle.

Et pourtant elle est vraie la croix de saint François, elle est même plus vraie que l'autre parce qu'elle la comprend, sublimée ; elle dit la vérité profonde du Seigneur Jésus. Cette vérité, les Christs aux tortures ne la disent pas tout entière. Elle dit qu'il a traversé la souffrance et la mort, qu'il est vivant à jamais, que la souffrance et la mort ont été vaincues, que l'amour de Dieu est plus fort que la mort. Car quand c'est Dieu qui aime, de quoi l'amour ne sera-t-il pas capable ?

Elle dit qu'il est à jamais transfiguré.